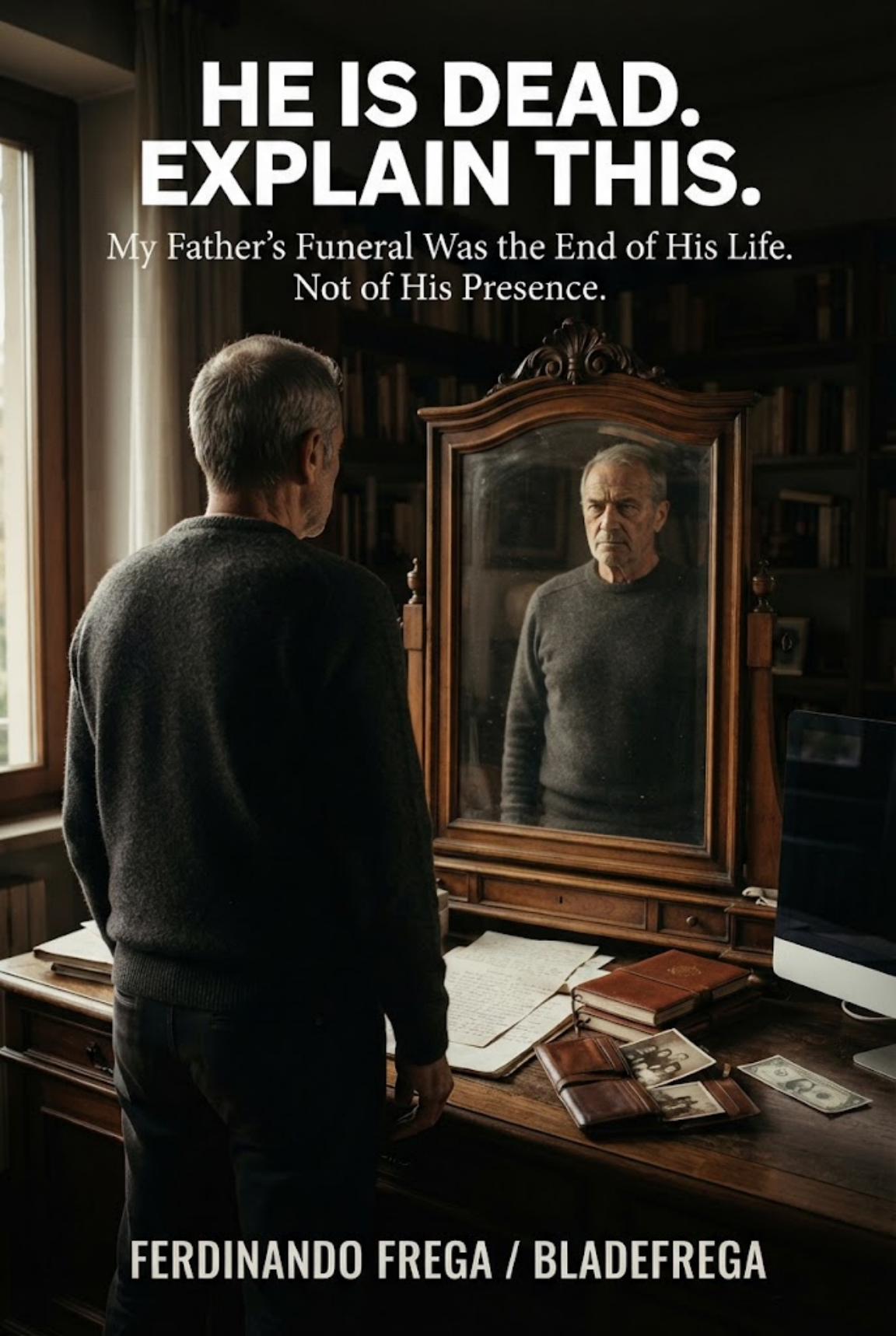
HE IS DEAD.
EXPLAIN THIS.
My Father's Funeral Was the End of His Life.
Not of His Presence.
FERDINANDO FREGA / BLADEFREGA

# IL EST MORT. EXPLIQUEZ ÇA.

*L’enterrement de mon père a été la fin de sa vie. Pas celle de sa présence.*

---

Mon père est mort.

Ce n’est pas une théorie.

Il y a eu un enterrement.

Il y a eu un cercueil.

Il y a eu un cimetière.

Il y a eu des proches qui serraient des mains, parlaient à voix basse, répétaient les mêmes phrases que l’on répète depuis des siècles quand on n’a plus rien d’utile à dire.

Il avait soixante-dix-neuf ans.

J’en avais soixante.

L’arithmétique de la mort était parfaitement claire.

Ce qui s’est passé ensuite ne l’était pas.

Pendant un an, je me suis comporté comme l’aurait fait tout homme raisonnable.

Je l’ai pleuré.

Je me suis souvenu de lui.

Il m’a manqué.

Parfois, je parlais de lui.

La plupart du temps, non.

La vie, comme un créancier patient, venait chaque matin réclamer son dû.

Les factures.

Le travail.

La famille.

Les responsabilités.

Les jours sont devenus des semaines.

Les semaines sont devenues des mois.

Puis quelque chose a changé.

Pas d’un coup.

Pas de façon spectaculaire.

Sans bruit.

Comme la rouille apparaît sur le fer.

Comme l’aube entre dans une pièce.

Comme un fils découvre que le temps a travaillé sur lui sans lui demander la permission.

Je me suis mis à boire un verre de vin au déjeuner.

Mon père faisait cela.

Je me suis découvert une obsession pour les piments.

Mon père les adorait.

Une toux persistante est apparue.

Cette même toux agaçante qu’il avait passé des années à faire semblant de ne pas avoir.

Puis sont venues les plaisanteries.

La même ironie sèche.

Le même tempo.

La même habitude de sourire avant de lâcher la chute.

Un soir, j’ai surpris mon reflet dans un miroir.

Un instant, j’ai ri.

Puis je me suis arrêté.

J’ai reconnu le visage.

Mais je n’ai pas reconnu l’homme.

Je ne saurais mieux expliquer cette sensation :

Je me ressemblais trait pour trait.

Et pourtant, quelqu’un d’autre semblait se tenir là.

C’était le début.

Ou peut-être cela avait-il commencé bien plus tôt, et je ne l’avais tout simplement pas remarqué.

Vers la même époque, autre chose s’est produit.

Le 9 juin 2026, je me suis assis devant mon ordinateur pour renouveler un vieux site WordPress.

C’était le plan.

Une simple tâche administrative.

Une de ces activités ennuyeuses que les adultes accomplissent parce que la réalité s’obstine à exister.

Au lieu de quoi, j’ai acheté un nouveau nom de domaine.

Gillettenarrative.com.

J’ai inventé un nom.

Puis j’ai commencé à construire quelque chose que personne ne m’avait demandé de construire.

L’étrange, ce n’était pas le travail.

L’étrange, c’était le but.

Je n’essayais pas de vendre quoi que ce soit.

Je ne lançais pas d’entreprise.

Je ne courais pas après les investisseurs.

Je ne cherchais l’approbation de personne.

Je donnais tout, gratuitement.

Plus je travaillais, moins cela devenait rationnel.

Dix heures par jour.

Douze.

Quinze.

Vingt.

Si l’obsession avait un bureau, j’en étais devenu le chef de l’équipe de nuit.

Pourtant, j’ai continué.

Puis Bing a fait quelque chose d’inattendu.

L’un de mes textes est apparu en première position dans une recherche sur Gillette.

Ma famille a parlé de chance.

D’une coïncidence.

D’un hasard.

J’ai acquiescé.

Juste avant de vérifier.

J’ai publié un autre texte.

Cela s’est reproduit.

Puis un autre.

Encore.

À la longue, même la coïncidence s’est mise à réclamer une explication.

Mon beau-frère s’inquiétait des avocats.

Moi, je m’inquiétais de comprendre ce qui se passait.

Ce sont deux soucis très différents.

L’un craint les conséquences.

L’autre cherche les causes.

J’ai toujours préféré les causes.

Mais pendant que je courais après les réponses, mon corps s’est invité dans la conversation.

D’abord une glande enflammée.

Puis un abcès dentaire.

Puis un mal de dos.

Puis des douleurs dans les jambes.

Un symptôme après l’autre.

Rien de catastrophique.

Rien de dramatique.

Juste assez pour obliger un homme à prêter attention.

Un jour, en cherchant à la cave une vieille souris d'ordinateur, j'ai trouvé une photographie de ma grand-mère.

La mère de mon père.

Ce n'était pas elle que je cherchais.

Et pourtant, elle était là.

À attendre dans une boîte oubliée.

J'ai glissé la photographie dans mon portefeuille.

Non parce que j'avais une raison.

Parce que je n'avais aucune raison de ne pas le faire.

Plus tard, j'ai essayé d'expliquer certaines de ces choses à ma femme.

Elle m'a écouté attentivement.

Puis elle a pris rendez-vous chez un psychiatre.

J'ai trouvé cette réaction parfaitement raisonnable.

À vrai dire, j'aurais sans doute fait la même chose.

Car, entre-temps, une question avait commencé à occuper mon esprit.

Une question dangereuse.

Non parce qu'elle avait une réponse.

Parce qu'elle n'en avait pas.

Qu'est-ce qui survit, au juste, quand quelqu'un meurt ?

Pas juridiquement.

Pas biologiquement.

Pas religieusement.

Humainement.

Une voix ?

Une habitude ?

Un souvenir ?

Un geste ?

Un goût pour le vin ?

Un sourire ?

Un père peut-il disparaître et demeurer pourtant présent dans l'architecture d'une autre vie ?

Je ne sais pas.

Je sais seulement ce qui s'est passé.

Plus je cherchais mon père, moins je le trouvais dans les cimetières.

Plus je le trouvais en moi.

Les ennuis physiques ont fini par s'estomper.

L'ail.

Les haricots.

Le riz.

Les longues marches.

Le temps.

Le corps s'est remis.

Les questions sont restées.

Un après-midi, je suis sorti de chez moi avec un dollar en poche.

Un dollar, c'était tout ce qui restait des soixante-dix avec lesquels j'avais compté tenir jusqu'à la fin du mois.

Heureusement, mon garde-manger était plus riche que mon portefeuille.

Du riz.

Des haricots.

Des oignons.

De l'ail.

De quoi garder un homme en vie.

Pas de quoi impressionner qui que ce soit.

Dans la rue, j'ai croisé deux hommes âgés.

Pauvres.

Dignes.

Invisibles, comme le deviennent souvent les vieux.

Ils n’ont pas demandé d’argent.

Ils n’ont pas demandé d’aide.

Ils existaient, simplement.

Je leur ai tendu mon dernier dollar.

« Pas d’histoires », ai-je dit.

« Si vous ne pouvez pas le dépenser, il vous portera peut-être chance. »

Ils ont ri.

Je me suis éloigné.

Au bout de quelques mètres, l’un d’eux m’a rappelé.

« Hé, brave homme. »

Je me suis retourné.

Il a souri.

Puis il a dit une chose que je n’ai jamais oubliée.

« Tout ce qui est vécu peut se raconter pour une seule raison.

Parce que c’est arrivé. »

Puis il s’en est allé.

Je ne l’ai jamais revu.

Les gens cherchent souvent Dieu quand la vie devient difficile.

Je le fais rarement.

Non parce que je Le rejette.

Parce que je n’ai jamais été très doué pour chercher.

Je préfère observer.

Regarder.

Prêter attention.

Examiner de près les choses que la plupart des gens écartent.

Une coïncidence.

Une photographie.

Un sourire.

Un père mort qui apparaît dans les habitudes de son fils vivant.

Mon père est mort.

Je le sais.

L’enterrement l’a prouvé.

Le cercueil l’a prouvé.

Le cimetière l’a prouvé.

Mais si la mort a mis fin à sa vie, elle n’a pas mis fin à sa présence.

Et si vous n’êtes pas d’accord, c’est parfaitement acceptable.

Je ne vous demande pas de me croire.

Je vous pose seulement la question que je me suis posée.

Il est mort.

Expliquez ça.

---

*Ferdinando*